Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1907)

Heft: 99

Artikel: Le marchand de marrons

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257133

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Soudain il se produisit un effondrement en lui : les décharges faisaient le vide autour de lui ; les blessés hurlaient sous les sabots des chevaux ; les cosaques passant et repassant sabraient ceux qui étaient tombés. Une terreur folle s'empara du pope; toutes ses illusions venaient de l'abandonner; il se sentit perda et se jeta à plat ventre pour échapper à la fusillade. Mais les deux socialistes qui ne l'avaient pas quitté un seul instant le soulevèrent à moitié évanoui et, profitant de la confusion, l'emportèrent plus qu'ils ne le traîcèrent jusqu'à une maison amie, dans un recoin éloigné de la capitale.

Ce même soir parut le manifeste de Gapone aox ouvriers où il affirmait qu'il n'y avait plus de tsar et que le droit sacré de l'insurrection était désormais acquis. Mais ce manifeste n'a jamais été écrit par Gapone; il l'avait été par ses deux compagnons affiliés au parti révolutionnaire, qui le te-naient séquestré, mais parlaient et écrivaient en son nom. Il est juste de dire que la désillusion éprouvée par Gapone l'avait jeté dans un état d'exaltation extrême, tellement qu'il ne songea même pas à démentir les

déclarations qu'on lui prêtait.

Le narrateur fait ici le tableau du genre de vie que Gapone mena à l'étranger. On lui avait procuré un faux passeport. Il se trouva en Occident avec le rôle d'un grand homme à jouer. Il gagna des milliers de francs avec quelques articles de journaux. Il fit bombance et grande fête, dépensant au moins autant qu'il gagnait. En sorte qu'il ne tarda pas à recevoir des offres de la police russe.

Des indices nombreux donnèrent à penser à ses auciens amis socialistes qu'il entrait dans une voie nouvelle. Il était venu à Pétersbourg et avait en des entrevues secrètes avec le comte Witte. Des lettres de lui, qui parvenaient aux organisations ouvrières de la capitale, semblaient confirmer les soupçons. Les socialistes résolur, nt

de l'observer de près.

L'ingénieur Rutthemberg, dont Gapone n'avait pas lieu de se méfier, fut chargé de le surveiller. Seulement les révolutionnaires en vinrent promptement à soupçonner l'ingénieur à son tour de les trahir. Celui ci sentit ce soupçon et voulut s'en laver. Aussi, d'entente avec un certain nombre de com-

Jacquine, ferme et vaillante, répliqua har-

De quoi, mon Dieu, vous tourmentezvons là ?... Quel ma!heur voulez-vous qu'il arrive, mon pauvre Nicolas?

- Votre père a dû rêver pour vous un

riche mariage. Elle hocha la tête avec une adorable mu-

tinerie. - Ca, c'est possible... Mais moi, j'ai rêyé

autre chose. Or, je suis fille unique, sans mère, très gâtée. Il n'arrivera jamais que ce qui me plaira.

- Jacquine !... réfléchissez ! ne prononcez pas de mots à la légère... je vous en supplie.

- Je parle sérieusement.

 Que souhaitez-vous donc, alors, qu'il advienne?

Elle le caressa du plus tendre regard, du plus confiant sourire, et murmura:

Vous le savez bien.

Leurs mains unies se serrèrent. Leurs yeux brillèrent d'une flamme candide.

D'un coup de patin, ils reprirent leur élan un instant ralenti et fendirent l'air comme un couple de ramiers à travers l'espace.

(A suivre.)

plices il organisa le rendez vous avec Gapone dans la maison de campagne où ce dernier devait trouver la mort.

«Gapone, entré dans la villa ferma la porte de la chambre, écrit le correspondant; elle était à peine fermée qu'un des amis de l'ingénieur se glissa derrière et appliqua son oreille au trou de la serrure.

· Vous avez les documents? dit aussi-

tôt Gapone.

Par ces documents, le pope entendait les listes d'affiliés au parti révolutionnaire que Rutthemberg lui avait annoncé qu'il lai ap porterait. Gapone ajouta:

- Ne perdons pas de temps. Donnez-les

Mais Rutthemberg fit des difficultés: il avait apporté des documents; il les aurait remis tout de suite, mais qui l'assurait que les promesses seraient tenues en échange? Il fit tant et si bien que Gapone, tombant complètement dans le panneau, assura son interlocuteur que la première trahison, c'est-à-dire la remice des listes, serait payée 50.000 roubles.

Cette promesse constituait l'aveu attendu par Rutihemberg; elle le lavait des accusations portées contre lui. Ses amis en avaient été les témoins à travers les minces cloisons qui leur permettaient de ne perdre aucune parole. Fort de cette assurance, il jeta le masque et se répandit en reproches à Gapone sur la bassesse de ses actes.

Gapone se trompa sur les sentiments de l'ingénieur. Il continuait de le tenir pour un marchandeur de sa conscience et répondait aux invectives par des insistances et des promesses, tandis que l'ingénieur accablait le traître de son mépris et de son dégoût. Rutthemberg finit par révéler au pope la raison pour laquelle il lui avait fixée rendez-vous dans une maison écartée, et lui déclara que les compagnons avaient maintenant la preuve indiscutable de la turpi-tude de l'homme à qui ils s'étaient un instant fiés.

Le pope comprit enfin. Il fut saisi d'un tremblement nerveux. Parcourant la chambre en tous sens, tantôt il se prenait la tête à deux mains, puis il projetait les bras en avant ou en haut, comme pour repousser un ennemi ou pour appeler à l'aide. Soudain il veut fuir. Il ouvre brusquement la porte. Un individu qui se tenait derrière est bousculé, mais se relève aussi ôt. Les deux hommes se regardent. Gapone reconnaît un de ces acolytes que le parti révolutionnaire lui avait adjoints; il sent que sa dernière heure est venue.

Mais l'adversaire, au même instant, se rend compte de l'alternative. Si Gapone réussit à fuir, il le dénonce à la police. Un des deux doit disparaître. L'homme tire son revolver et en décharge trois coups, puis il s'enfuit dans la nuit et dans la campagne déserte.

Au bruit des détonations, tons les amis de Rutthemberg sortent de leurs cachettes. Ils entourent le prêtre étendu sur le sol, pâle, gémissant et perdant son sang. Tout blessé qu'il est Gapone les fixe de ses yeux attentifs. Eux se regardent, consultation muette d'une seconde qui décide du sort du misérable : un des complices achève le pope de deux balles. Un instant les exécuteurs s'assurent que leur victime de donne plus signe de vie, puis atterrés et silencieux, ils regagnent St Pétersbourg.

Le correspondant du Corrière fait passer Rutthemberg et ses complices en Angleterre. La police russe mise sur leur trace réclama leur extradition, mais on les avertit eux aussi et ils quittèrent la Grande-Bretagne. Après avoir parcouru quelque te mps l'Europe, Rutthemberg s'est embarqué pour

න්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන්ලන් කිරියන්ලන්ලන් LE MARCHAND DE MARRONS

Chauds, les marrons!.... Marrons.... chauds !....

Et le vent d'hiver soufflait par raffales et les blancs flocons de neige tourbillonnaient en rondes échevelées... et le monde

Chaude, les marrons !.... Marrons.....

chauds !....

Et le monde passait, les mains au fond des poches, les mentons emmitouflés dans d'épais cache-nez ou enfouis dans la douillette moiteur des fourrures...

Anxieusement le marchand interrogeait de l'œil les groupes des passants, lançant de temps à autre son « Chauds les marrons! » dont l'intonation variait de l'accent résigné de la prière à la sourde vibration d'une colère contenue. Et lorgtemps déjà après que les derniers groupes, sortis sans doute d'un théâtre voisin, se fussent éloignés, il restait debout répétant son cri avec une opiniâtreté inconsciente. Et il n'entendit pas une pauvre petite voix qui partait de sa droite, d'à côté du fourneau, et qui semblait se faire plus petite encore et plus

humble pour supplier.
• Est-c' que j' peux ? • murmurait la voix,

tout bas.

C'était un enfant, un pauvre mioche pas plus haut qu'une botte,, et qui grelottait de froid. Il n'avait pour couvrir sa tête qu'un gros cache-nez en tricot rouge poudré à blanc par les flocons de neige pris dans la laine et dont les grands bouts, noués sous le menton, lui pendaient jusqu'aux genoux, sa figure était toute marbrée de bleuissures et au bout de son nez en trompette une grosse goutte claire scintillait à la lueur de la grande lampe à réflecteur accrochée audessus du fourneau.

· Est c' que j' peux? · répétait il en avançant timidement vers les braises qui rougeoyaient au milieu des cendres grises éteintes, ses pauvres menottes toutes rouges aux doigts raidis par la gelée.

Enfin le marchand entendit.

· M'est égal! » répondit-il d'un ton rogue. Le petit alors s'approcha tout près et avec une sensation de bien-être qui se traduisit par un silencieux sourire, il se mit à se chauffer, voluptucusement, se frottant doucement les mains. Son œil rivé au fourneau, brillait d'une convoitise contenue et ses narines se dilataient à l'appétissante odeur des marrons qui tout doucement cuisaient dans une poèle de fonte toute percée de petits trous. Et il lui semblait entendre comme une chanson mignonne et charmante, comme le son prolongé d'un fifre ou d'une cornemuse lointaine qu'interrompit çà et là la mousqueterie vive de petits crépitements... C'étaient les marrons qui cuisaient.

Ah! s'il pouvait en manger un, de ces marrons dont, sous la large fente qui crevait leur enveloppe brune, il apercevait la belle chair appetissante et dorée, un, rien qu'un! Surtout que le dîner aujourd'hui avait été maigre à la maison, trois pommes de terre cuites d'hier et une miche de pain...

pour trois!...

Le marchand s'était rassis derrière le fourneau et machinalement s'était mis à en-

tailler, avec un grand canif à la lame ébréchée, des marrons qu'il remettait ensuite dans un sac à part. Péniblement il récapitulait les maigres gains de la journée, comptant et recomptant... quatre sous au vieux au chapeau gris... deux sous au petit marchand de journaux de tout à l'heure... deux sous... et ainsi il allait, allait... jusqu'à trente-sept sous... un franc quatre-vingtcing... depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures du soir! Restait à décompter le prix de ses marrons, la braise brûlante, la location de l'encoignure de porte où il avait été admis à installer son fourneau en fonte et la grande lampe à réflecteur... Et abîmé dans ses tristes pensées, il entaillait, entaillait sans trêve ni répit, avec une hâte fébrile et machinale.

Le mioche, lui aussi, songeait... Il y avait là quinze marrons tout juste... ça faisait trois sous... Trois sous... une somme! et cependant, s'il les avait eus en poche, les trois sous, il les aureit donnés, tout de suite, sans marchander, tant ça sentait bon, les marrons, et tant il avait faim... Alors une immense convoitise le prit... les marrons étaient là, tout près, et le marchand semblait rêver les yeux ouverts... Mais à peine cette pensée coupable eut-elle germé dans son cerveau qu'il sentit ses joues claquer sons d'imaginaires et terribles soufflets, tandis que deux grands doigts brutaux saisissaient son oreille droite et douloureusement l'allongeaient : c'était sa conscience qui parlait.

La provision de marrons à entailler s'étant épaisée, l'homme se leva, et, les mains étendues au-dessus du fourneau se mit à suivre des yeux pensivement, la valse folle des flocons de neige qui devant lui tournoyaient comme sous l'archet aérien de quelque Strauss invisible.

· Tiens, que fiches-tu là, toi? · apostro. pha t-il l'enfant retombé dans sa muette et platonique contemplation.

Mais, M'sieu... >
Alors l'homme te souvint, il lui avait permis... Puis, pour se distraire de ses attristantes réflexions, il se mit à interroger le mioche. C'était une histoire bien banale. va... une de ces histoire que les enfants en haillons qui pieds nus, te suivent à la promenade, te récitent d'un trait comme une leçon bien apprise, pour émouvoir ton bon petit cœur et faire sortir du fond douillet et chaud du manchon de loutre ta migaonne bourse de fillette. Son père, renvoyé de l'usine à cause du manque de travail, partit un jour, abandonnant à la misère femme et - ils étaient trois, sa mère enfants. morte quelques mois après et les enfants confiés à une vieille tante, femme à la journée, qui ne rentrait au logis que le soir, laissant le reste du temps, les petits vagabonder à travers les rues. Lui pendant le jour, ramassait des bouts de cigares et vendait des allumettes ; le soir il criait des programmes aux portes des théâtres. Mais aujourd'hui ça n'avait pas marché du tout... il n'avait rien vendu, mais rien, pas une boîte d'allumettes, pas un programme, et depuis midi n'avait plus rien mangé... Et avidement il se remit à fixer la poêle, où les marrons cuisaient toujours.

« Et vot' recette ? » interrogea le marchand, se défiant instinctivement de toutes ces histoires de misère.

Ah! oui, leur recette! Et avec de grosses larmes dans la vo'x, l'enfant se souvint que, s'il rentrait le soir avec moins de dix sous dans sa poche, il n'aurait rien à manger, pas une croûte, jusqu'au matin; bien heureux de s'en tirer comme ça, sans coups..

L'homme tout en écoutant, se balançait sur sa chaise, de droite et de gauche, se graffait derrière l'oreille, ramenait sur le front sa grande casquette en poil de lapin, puis la remettait en arrière; tout à coup, il sembla prendre une grande décision... brusquement, il arracha d'un clou fixé au mur un petit sachet de papier gris et, le remplissant vite des quinze marrons qui caisaient sur le poèle :

- Tiens! . dit-il. Et comme le petit ne comprenait pas, restant bouche bée devant le fourneau, il lui mit le sachet entre ses pauvres doigts rouges et gourds en ajoutant d'un ton brusque :

« Et maintenant, file! .

R. Delisle.

cheval en hiver

L'alimentation — L'hygiène -- La question de la tonte. — Le retour à l'écurie — Le cheval trempé par la pluie. - Le ferrage en hiver.

Généralement, pendant la saison hivernale, le cheval de ferme demeure inoccupé. La gelée ou la pluie persistante ne permet-tent pas d'exécuter beaucoup de travaux extérieurs, et d'ailleurs, l'emploi des attelages se borne à cette époque à des labours et à des charrois d'engrais. Certains cultivateurs en déduisent que, durant cette époque de repos, les chevaux ont besoin d'une nourriture infiniment moins substantielle, puisqu'ils ne produisent que de rares efforts physiques et, conséquemment ils diminuent les rations journalières, d'une manière exagérée.

Evidenment l'alimentation moins forte en hiver, que pendant la sai-son de pleine activité, mais il ne faut pas perdre de vue qu'au printemps commence une lorgue période de travaux pénibles et qu'un animal affaibli ne se remonte pas en

quelques semaines.

Il faut donc que la nourriture du cheval soit parfaitement substantielle et, si l'on peut, remplacer l'avoine par le son et chez les sujets inoccupés, il faut veiller attentivement à ce qu'ils ne maigrissent pas. On a calculé, qu'en alimentation d'hiver, un cheval doit recevoir, chaque jour, aulant de livres de foin qu'il pèse de fois cent livres. Par exemple, pour une bête de 1.500 livres, il faut une distribution quotidienne de 15 livres de foin. De ce que l'animal ne travaille pas, ou travaille peu, il ne faut pas conclure que l'avoine est inutile. Il est indispensable de donner régulièrement son picotio au cheval au repos et si l'on nourrit plutôt avec de la paille, qu'avec du foin il est indispensable d'augmenter la ration.

De même, si le cheval travail en hiver, il devra recevoir une quantité d'avoine plus importante qu'en été; on estime qu'un boisseau par jour, n'est pas trop dans ces conditions, pour un animal robuste, pesant de quatorze à seize cent s kilos. On doit veiller enfin à ce que la nourriture soit distribuée d'une façon régulière, de telle sorte qu'elle soit entièrement consommée avant qu'on ne donne la deuxième ration.

Parlons à présent des soins nécessaires au cheval en hiver. Il ne faudrait pas croire que celui qui reste à l'écurie en cette saison n'a pas besoin de soins nombreux. Si l'on veut que l'animal conserve parfaite sa santé et sa vigueur, il est indispensable qu'il soit panse chaque jour.

A ce propos, nous dirons un mot d'une question très controversée, pendant de nombreuses années, mais au sujet de laquelle on a fini par se mettre d'accord ; je veux parler du tondage. Faut il tondre ou faut il laisser leur poil au chevaux?

Les vétérinaires ne sont pas d'accord euxmêmes sur ce point; mais il est indiscutable que les partisans du tondage deviennent de plus en plus rares. Au dernier corgrès vétérinaire, on est arrivé après de longues discussions à admettre que le tondage est excellent pour les chevaux de voiture ou de selle, qui sont bien soignés, pansés chaque jour, abrités la nuit dans des écurics suffisamment fermées et sur lesquels on étend de suite une convertore de laine quand, en route, ils doivent s'arrêter quelques instants. Mais il est généralement mauvais pour les chevaux de traits, soumis aux allures lentes, pour lesquels on ne prend généralement pas les mêmes précautions.

Des expériences faites par le professeur Tampeline, il résulte que le cheval frais tondu, épronve au début un abaissement de température et, dès lors, si à ce moment, il n'est pas l'objet de soins attentifs, si d'autre part, sa ration alimentaire n'est pas augmentée, il risque de contracter de graves maladies, telles que preumonie, laryngites, bronchites, entérites, etc. En outre, pour les sujets à peau délicate, les harnais de ferme, généralement lourds et grossiers, deviennent une gêne et une cause de petits accidents; les jarrets, les crevasses dans le paturon, et le pli du genou et du jarret sont plus fréquents.

Au contraire, chez le cheval non tondu, l'épiderme est naturellement moins sensible, les refroidissements sont moins à redouter, la pluie glisse et, en tout cas, n'arrive pas gelée à la peau. La conclusion, c'est évidemment que les chevaux de ferme ne doivent pas être tondus. Ils y perdront sans doute en élégance, mais il y gagneront en

santé.

Mais, en ce cas, pour assurer une hy-giène parfaite, il faut les bouchonner et nettoyer sérieusement quand ils rentrent à l'écarie, s'il a plu ou neigé à plus forte rai-

Il importe d'enlever la boue qui les souille et de bien sécher les chevilles, car les crevasses et la fièvre proviennent généralement de ce que les animaux qui travaillent dans les terres grasses ont été négligés à leur relour à la ferme. Il faut aussi avoir soin d'enlever la neige qui a pu se tasser sous le sabot. Si l'animal est mouillé par la pluie, il est nécessaire de le bouchonner sérieusement pour le sécher, non pas hâtivement et superficiellement mais comp'ètement. Si pour une raison quelconque, on ne peut faire convenablement cette opération, il faut promener le cheval en main en le faisant marcher à une allure d'autant plus vive que la température sera basse. A défaut de l'un ou de l'autre de ces movens, couvrir l'animal de couvertures de laine, jetées librement sur son dos. Mais il ne faut jamais négliger de sécher soigneusement un cheval mouillé.

Nous avons vu des gens qui considéraient ces précautions comme superflues, regret-ter amèrement leur négligence quand, dans la suite, l'une de leurs bêtes se trouvait gratuitement att inte à la suite d'un refroidis-

sement.

Ajoutons, en terminant, un mot sur le ferrage d'hiver. Il est sage de ne pas tenir